**QUATREVINGT-TREIZE (1874)**

Hugo situe l’action du roman en Bretagne, en l’an 1793, an 2 de la Révolution. Cette époque s’appelle aussi la Terreur, quand la Révolution se dressera contre les contre-révolutionnaires et les nostalgiques de l’Ancien régime pour écraser toute velléité de résistance. Bien entendu, la population hésitante, les tièdes et ceux qui ne sont pas entièrement convaincus seront fauchés, la fin justifiant les moyens. C’est exactement le propos du roman : est-ce qu’au nom d’un bien supérieur (i.e. : l’égalité des hommes, la fraternité, la liberté, etc.) on a le droit ou le devoir de sacrifier une part de la population qui ne sait pas encore où se trouve son bien ?

Le roman commence avec le débarquement sur les côtes bretonnes de Lantenac, un noble et redoutable général venu prendre le commandement des Blancs (les contre-révolutionnaires, paysans et catholiques). Il est redoutable parce qu’impitoyable, habituellement, comme le sera, mais dans une moindre mesure, son adversaire et petit-neveu, Gauvain, envoyé depuis Paris pour mettre un terme à l’insurrection. Gauvain est un formidable stratège pour les Bleus (fidèles à la Révolution), et loyal, mais son humanité est connue du Comité de salut public, aussi lui adjoindra-t-on une «conscience» radicale, Cimourdain, dont le rôle sera d’assurer l’exécution des ordres inflexibles de Paris. Hugo, à propos de ce personnage, dira : «[C’est]… la ligne droite qui ne connaît pas la courbe…» On raconte d’ailleurs que le jeune Joseph Staline admirait la clarté de vue de Cimourdain, c’est tout dire. Il y aura aussi trois enfants, sauvés par les Bleus puis repris par les Blancs et qui se retrouveront en situation d’otages. Drame évidemment. De même, on sera témoin de discussions entre Danton, Robespierre et Marat.

C’est un roman un peu didactique, un exposé de la thèse et de l’antithèse où Hugo règle ses comptes avec les jusqu’au-boutistes. Cependant, il y a de beaux tableaux. On comprend sans peine de quel côté loge l’auteur dans tout ça, celui du cœur bien entendu. Mais le cœur n’était-il pas ce que Hugo considérait comme l’Anankê suprême ?...

Dénouement à la Hugo. Je n’en dis pas davantage.

Béland/HUGO-9